TRADUIRE L'IDENTITÉ MAGHRÉBINE VERS LE ROUMAIN : L'INTERDITE DE MALIKA MOKEDDEM

Elena-Brânduşa STEICIUC[1]

Abstract: During the latest 20 years, Romania has witnessed an important change in the book market, as political censorship disappeared and new publishing houses have endeavored to give their readers the opportunity to read such works that were forbidden during the previous regime. Translating these writings has become a challenge and in many cases the cultural skill of the translator was involved. Such is the case of Maghrebian literature written in French, which appeared in Algeria, Tunisia and Morocco during and after the colonial period. In order to discuss the way Maghrebian identity is translated into Romanian, we are dealing with one of the best known Algerian authors, Malika Mokeddem, and her novel *L'Interdite/The Forbidden Woman/Femeia interzisă*. The translation of cultural referents will be taken into account, as the text is full of such terms and the Romanian translator does not always have the appropriate cultural skills in order to give a faithful translation.

Keywords: Maghrebian identity, cultural skills, translation, Maghrebian novel, Malika Mokeddem.

En Roumanie, des espaces culturels ignorés ou peu connus ont été découverts par le lectorat ces vingt dernières années, grâce à l'ouverture de nouvelles maisons d'édition, préoccupées de publier les grands noms et titres de l'actualité littéraire. Dans cette dernière catégorie il faut inclure les auteurs maghrébins d'expression française, provenant de cet espace marqué par la période coloniale. Comme beaucoup d'autres auteurs originaires d'anciennes colonies, ils se servent de la langue du colonisateur et entretiennent avec ce véhicule linguistique des rapports plus ou moins problématiques. D'ailleurs, un débat important sur la nature, la place et le statut des littératures émergeantes a été lancée à la fin du siècle passé par le fameux ouvrage *The Empire Writes Back : Theory and Practice in Post-Colonial Literatures* de trois universitaires australiens, Bill Ashcroft, Gareth Griffiths et Helen Tiffin, qui se penchent sur toutes ces cultures « affected by the imperial process initiated by European imperial aggression » (Ashcroft, Griffiths et Tiffin, 1989 : 5).

Dans l'espace francophone, c'est le cas de Malika Mokeddem[1], une des voix féminines les plus en vue du roman algérien, lauréate de plusieurs

[1] Université « Ştefan cel Mare », Roumanie, selenabrandusa@yahoo.com.

BDD-A8369 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:07 UTC)

prix littéraires, dont l'œuvre, étudiée dans les plus grandes universités du monde, est maintenant traduite dans une dizaine de langues.

La traduction en roumain du roman *L'Interdite* (1993) sous le titre *Femeia interzisă,* par Cristina Radu, en 2009, chez IBU Publishing, petite maison d'édition bucarestoise, a suscité notre attention pour plusieurs raisons : allant de pair avec notre intérêt constant pour le phénomène complexe de la littérature maghrébine d'expression française, cette traduction a engendré une réflexion qui correspond à la thématique de la relation entre traduction et culture. Il suffit de penser à l'affirmation suivante d'Umberto Eco pour conclure qu'il est impossible d'imaginer l'une sans l'autre : « On a déjà dit, et l'idée est établie, qu'une traduction ne concerne pas seulement un passage entre deux langues, mais entre deux cultures, ou deux encyclopédies. Un traducteur tient compte des règles linguistiques, mais aussi d'éléments culturels, au sens le plus large du terme » (Eco, 2006 : 205-206). Par conséquent, nous nous proposons de réfléchir à la dimension identitaire et culturelle du texte mokeddemien et aux obstacles surmontés ou non par la traductrice, afin de rendre au lecteur roumain « presque la même chose », et surtout la riche information culturelle de *L'Interdite.*

Du côté de l'original

Ce troisième roman de l'auteure*,* paru pendant la terrible montée de l'intégrisme en Algérie, dénonce la violence et le fanatisme qui ravageaient le pays dans les années 90, époque où l'on assiste à ce que Charles Bonn appelle « l'envahissement du littéraire par un réel de plus en plus dur. » (Bonn, 1997 : 207) Les écrits de Malika Mokeddem, et surtout le roman sur lequel se penche notre analyse, contribuent à la dénonciation d'un réel inacceptable, surtout par la violente exclusion des femmes de l'espace public. Sa critique de l'actualité algérienne, son cri de révolte et de douleur sont exprimés en français, dans la langue de l'ancien colonisateur, qu'elle parsème de termes arabes, provenant de sa propre culture, ce qui donne un texte hybride, tout comme l'identité de l'auteure, fruit du métissage et de l'acculturation. Cette composante arabe est d'ailleurs présente chez beaucoup d'autres auteurs francophones du Maghreb, comme stratégie qui

[1] Médecin et écrivain, Malika Mokeddem est née à Kenadsa, dans le sud algérien, en 1949. Après des études de médecine, d'abord à Oran, puis à Paris, elle s'est installée à Montpellier en 1979, renonçant quelques années plus tard à l'exercice de sa profession, en faveur de la littérature. Son premier roman, *Les hommes qui marchent* (1990) fut couronné du Prix Littré, de celui du Premier Roman de Chambéry et, dans le pays natal, il lui valut le Prix de la Fondation Noureddine Aba. Deux ans plus tard, *Le Siècle des sauterelles* (1992) reçut le Prix Afrique – Méditerranée-Maghreb de l'Association des écrivains de langue française. Pour le roman *L'Interdite* (1993), l'auteure a eu une mention du jury Fémina et le Prix Méditerranée Jeunesse. D'autres romans : *Des rêves et des assassins* (1995) ; *La Nuit de la lézarde* (1998), *N'zid* (2001), *La transe des insoumis* (2003).

BDD-A8369 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:07 UTC)

sert, généralement, à rendre visible la culture maghrébine et – dans le cas précis de ce roman – l'identité algérienne telle qu'elle apparaissait à l'auteure à une époque problématique. En plus, comme Mariannick Schöpfel le remarquait, « la littérature francophone du Maghreb, influencée par le patrimoine arabe ou berbère, enrichit la langue et la culture françaises, en les empreignant de sensibilités, de nuances, d'humanismes nouveaux et de moyens d'expression différents. » (Schöpfel, 2000 : 8) *Mutatis mutandis*, cette modalité d'exprimer son identité et sa culture dans une langue étrangère, de (mieux) se voir dans le miroir de l'autre est une caractéristique des auteurs dits « francophones », dont la longue liste compte le Roumain Panait Istrati, le Libanais Amin Maalouf ou bien le Grec VassilisAlexakis.

Les romans mokeddemiens, que Charles Bonn considère comme « des romans féminins de témoignage, à forte dimensions autobiographique » (Bonn, 1997 : 209) et surtout *L'Interdite* font venir sur le devant de la scène des femmes à l'identité « morcelée », comme le sont toutes les personnes de double culture, d'ailleurs. La protagoniste Sultana Medjahed, se voit comme « la dualité même », car d'origine arabe, mais de culture française. À travers le voyage qu'elle entreprend à Aïn Nekhla, son village natal, pour assister à l'enterrement de son ami, le docteur Yacine, le lecteur perçoit l'altérité par les yeux de l'héroïne, qui, exilée en France, considère avec lucidité l'Algérie des années 90, la guerre civile, et l'islamisme qui dévastent le pays.

Avant de passer à l'analyse de la traduction du roman mokeddemien vers le roumain, nous considérons qu'il est nécessaire de faire quelques remarques sur l'original, i.e. l'édition française de *L'Interdite*. Dans un texte de 263 pages (divisé en 9 chapitres) nous avons trouvé 35 notes de bas de page, dont la majorité sert à expliquer au lecteur francophone des termes ou des expressions en arabe inclus dans le texte avec la graphie française. D'ailleurs, cette stratégie est adoptée par beaucoup d'autres éditeurs français qui publient des auteurs provenant d'espaces divers – Chamoiseau, Maalouf, Ben Jelloun –, dont la pratique du report[1] est constante. Quelle autre meilleure explication pour cela que l'intention de ces romanciers de transmettre la spécificité d'une culture qu'ils connaissent de l'intérieur et qui fait partie de leur identité même ? Tous ces auteurs (et Malika Mokeddem n'en fait pas exception), après avoir observé et repéré les traits distinctifs de leur culture, la recréent en français.

[1] Report: « acte de traduction consistant à reporter dans le texte d'arrivée un élément du texte de départ pour des raisons de nécessité (trou lexical) ou par désir de préserver un élément d'authenticité du TD ou de créer de la couleur locale » (Michel Ballard, « Les stratégies de traduction des désignateurs de référents culturels » in *La traduction, contact de langues et de cultures (1),* Etudes réunies par Michel Ballard, Arras, Artois Presses Université, 2005 : 131).

BDD-A8369 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:07 UTC)

Dans certains cas un glossaire est fourni au lecteur au début ou à la fin du livre, afin de faciliter la compréhension des termes qui pourraient faire obstacle au sens. Pour *L'Interdite,* les éditions Bernard Grasset ont eu recours à 35 notes de bas de page, donnant des explications sur des termes comme : *ksar, mellah, tabib, taleb, bendir,* autant de reports qui ont un rôle stylistique, car ils servent à tracer les contours de l'univers maghrébin où Sultana (re)plonge, après une longue absence. À part la reproduction de ces « désignateurs de référents culturels » ou des « culturèmes »[1] qui renvoient à des objets, pratiques ou notions spécifiques aux Arabes, Malika Mokeddem inclut dans son texte, avec la même visée, des expressions idiomatiques, des formules religieuses, des interjections, tout un arsenal linguistique servant à ancrer le roman dans la culture maghrébine : *La illahaill'Allah, Mohamed rassoul Allah* (p. 31), la profession de foi des musulmans, traduite en français en bas de page ; *Ouach ?* (p. 160), Quoi ? alors ? (mot spécifique à l'Oranie), explique-t-on de la même manière ; *Ya lalla* (p. 185), manière de s'adresser à une femme respectée, *ô Madame.*

La question qui se pose, non seulement dans le cas du roman que nous avons choisi comme corpus, mais aussi pour ce qui est des auteurs à identité biculturelle est la suivante : comment traduire un texte hybride, dont la langue d'écriture est « profondément marquée par la polyphonie » (El Kaladi, 2005 : 155) ? Quelles stratégies sont les plus appropriées à rendre en roumain (ou en anglais, polonais, allemand etc.) un auteur issu de l'acculturation, qui se sert d'un vecteur linguistique étranger pour transcrire son héritage culturel et linguistique ?

Du côté de la traduction : difficultés, obstacles, échecs

Dans un ouvrage qui a fait école, parlant de la relation entre culture et traduction, Antoine Berman observait : « toute culture résiste à la traduction, même si elle a besoin essentiellement de celle-ci. La *visée* même de la traduction – ouvrir au niveau de l'écrit un certain rapport à l'Autre, féconder le Propre par la médiation de l'Étranger – heurte de front la structure ethnocentrique de toute culture, où cette espèce de narcissisme qui fait que toute société voudrait être un Tout pur et non-mélangé. » (Berman, 1984 : 16) En effet, la question de la traduction culturelle ou de la traduction de la composante culturelle d'un texte littéraire a préoccupé en égale mesure

[1] Selon Michel Ballard, « les désignateurs culturels, ou culturèmes, sont des signes renvoyant à des référents culturels, c'est-à-dire des éléments ou traits dont l'ensemble constitue une civilisation ou une culture. Ces désignateurs peuvent être des noms propres (*The Wild West)* ou des noms communs (*porridge).* On peut classer ces désignateurs par champs : vie quotidienne (habitat, unités de mesure, etc.), organisation sociale (institution, religion, fêtes, enseignement, etc.) » dans « Les stratégies de traduction des désignateurs de référents culturels » in *La traduction, contact de langues et de cultures (1),* Etudes réunies par Michel Ballard, Arras, Artois Presses Université, 2005, p. 126.

BDD-A8369 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:07 UTC)

les théoriciens et les praticiens, et pour cause. Pour ce qui est de l'acte traductif proprement dit et des stratégies mises à l'œuvre afin de conduire le lecteur roumain à s'identifier au milieu culturel du texte mokeddemien, nous nous en tenons aux points de vue exprimés par Michel Ballard, Georgiana Lungu-Badea, dans leur réflexion sur ce point très sensible de la pratique traduisante, le « désignateur de référent culturel »[1] ou « culturème »[2].

Nous avons également en vue la bibliographie d'Irina Mavrodin, qui – en Roumanie - a longtemps réfléchi à cette question, prenant comme appui sa riche et diverse activité comme traducteur littéraire. Dans le volume *Despre traducere. Literal şi în toate sensurile / Sur la traduction. Littéralement et dans tous les sens*, elle aborde la thématique des choix possibles pour le traducteur. *Familiaritate vs. depeizare : un test pentru traducătorul de literatură / Familiarisation vs. Dépaysement : un test pour le traducteur de littérature* est le chapitre qui contient une quintessence de la pensée mavrodinienne à ce sujet, car y sont analysées les deux attitudes : la tendance à « ménager » le lecteur, pour qu'il trouve dans le texte-cible « au moins quelques repères qui lui soient familiers. » (Mavrodin, 2006 : 26) L'autre position propose de « faire venir le lecteur vers le texte traduit », tout en maintenant « un dépaysement, une différence, une étrangeté même. » (Mavrodin, 2006 : 27)

La traduction du roman *L'Interdite* réalisée par Cristina Radu tente de surmonter un grand obstacle : l'écart culturel entre la Roumanie et l'Algérie, la méconnaissance, voire l'ignorance du grand public quant à l'Islam et aux diverses pratiques, traditions et coutumes, quant à la vie quotidienne de l'extrême contemporain, richement insérés dans le texte. La traductrice semble être à ses débuts, son nom figure seulement sur le site de la maison d'édition IBU Publishing, avec deux titres traduits, l'un du français, l'autre de l'anglais.

Une première remarque, d'ordre quantitatif, s'impose : par rapport au volume français, le roman publié en roumain par l'éditrice bucarestoise contient 64 notes de bas de page, i.e. presque le double, par rapport aux

1 « Les désignateurs culturels, ou culturèmes, sont des signes renvoyant à des référents culturels, c'est-à-dire des éléments ou traits dont l'ensemble constitue une civilisation ou une culture. Ces désignateurs peuvent être des noms propres (The Wild West) ou des noms communs (porridge). On peut classer ces désignateurs par champs : vie quotidienne (habitat, unités de mesure, etc.), organisation sociale (institutions, religion, fêtes, enseignement, etc.). Tous ces éléments constituent un domaine à partir duquel il faut opérer en traduction », Michel Ballard, ibidem, p. 126).

2 « Peu utilisée dans les recherches actuelles, la notion de culturèmedésigne : 1. Tout support de signification dans une culture donnée ; 2. L'ensemble des faits culturels spécifiques à des domaines de spécialité très variés : littérature, sémiotique russe, linguistique, traductologie, phénoménologie, sémiotique du théâtre, sociologie, droit comparé, etc. […] La complexité du concept est due à la pluralité des réalités auxquelles il renvoie. », Georgiana Lungu-Badea, « Remarques sur le concept de culturème » in *Translationes*, nº. 1 (2009), Timişoara, Editura Universităţii de Vest, p. 20.

BDD-A8369 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:07 UTC)

notes françaises. Comment expliquer cette multiplication de la note explicative, sinon par le besoin de combler les lacunes du lecteur roumain, moins familiarisé avec le Maghreb que le lecteur français ?

Parmi les culturèmes qui n'ont aucune explicitation dans le texte de départ, chez l'éditeur français, mais dont le sens figure dans l'appareil paratextuel roumain, nous pouvons citer les exemples suivants : des termes comme *oued* (*ued,* en roumain, page 58), *burnous* (*burnuz,* en roumain, page 60), *souk (*avec la graphie française dans le texte d'arrivée, page 67), *tajine* (traduit *tagina*, page 21), *gandouras* (pluriel, transcrit *gandurah,* avec un *h* final, dans la traduction roumaine, p. 76), ou bien des formules rituelles qui relèvent strictement de l'Islam, de ses pratiques et d'un certain fatalisme arabe : *chahada*(transcrit *chahada* à la page 27, sans se soucier de la graphie roumaine de ce terme, *şahada,* qui figure dans le remarquable ouvrage de Nadia Anghelescu, *Introducere in Islam* (Anghelescu, 39) ; *Inch'Allah*(p. 81) et *El Hamdoulilah !* (p. 91). Nous considérons que dans les deux premiers exemples cités, la traduction aurait pu se passer des notes, puisque les termes *burnuz*et *ued*figurent dans le *Dictionnaire explicatif de la langue roumaine* (Coteanu et Seche, 1984 : 105 ; 991). Par contre, les autres DRC ou culturèmes font l'objet d'un riche appareil paratextuel qui, sans être trop compliqué ou pédant, est motivé par le fait que le roumain ne possède pas encore certains termes relevant de la culture arabe. Parlant de l'opportunité de cette stratégie de traduction des DRC – la note de bas de page – qui peut être « gêne pour la lecture, indice de limite de traduction », Michel Ballard fait des remarques dont le bien-fondé est évident : « Pratiquée à bon escient, elle nous semble faire partie des caractéristiques textuelles de la traduction qui ouvrent des fenêtres sur l'étranger » (Ballard, 1984 : 134). Nous nous rallions à cette position, d'autant plus que, généralement parlant, le lectorat roumain est peu familiarisé avec les cultures « exotiques », à plus forte raison encore avec le phénomène post-colonial.

En effet, le roman *Femeia interzisă* a été publié dans la collection Zohra de IBU Publishing, collection dont le titre conote ce que la formule explicative du site fait remarquer au lecteur: « des romans où vous découvrirez la fascination des différences et le murmure des mondes lointains ». Publicité oblige, l'ouverture sur des mondes et identités *autres* est remarquable, car y figurent des romanciers comme : Rachid Mimouni, Faïza Guène, Abdellah Taïa, François Cheng, Zhang Jie, Evelio Rosero, pour n'en citer que les plus connus.

Par la traduction du roman de Malika Mokeddem, la maison d'édition fait figure d'avant-poste en Roumanie, pour ce qui est de la diffusion des littératures dites « d'acculturation », selon la formule d'Ahmed El Kaladi (153). Les culturèmes de la catégorie des noms communs rendus dans le texte cible par le truchement de la note de bas de page et par le

BDD-A8369 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:07 UTC)

procédé du report sont d'une grande diversité. Selon la typologie proposée par Ballard, on peut les classer par champs. En voilà quelques exemples :

a) vie quotidienne en Algérie et au Maghreb : *ksar* (p. 9) ; *mellah* (p. 13) ; *mehari* (p. 16) ; *tabib* (p. 18) ; *trabendiste* (p. 27) ; *hittites (*p. 44) ; *souk* (p. 67) ; *roumi (*p. 74) ; *bendir* (p. 86) ; *zoufri* (p. 114) ; *kheima* (p. 120)
b) organisation sociale (institutions, religion, fêtes, enseignement, etc.) : *chahada* (p. 27) ; *taleb* (p. 25) ; *marabout* p. 47) ; *sakada* (p. 67) ; *hadith* (p. 210).

Nous considérons que par ce procédé de la note, les attentes du lectorat roumain sont comblées, d'autant plus que l'éditeur français les a considérées utiles aux premiers lecteurs du roman, à savoir le public français et francophons, la présence d'une note facilitant la réception du texte.

Toutefois, il convient de signaler que tous les obstacles posés par la traduction du roman *L'Interdite* n'ont pas été surmontés par la traductrice. La connaissance incomplète de la culture maghrébine a entraîné des méprises de taille, qui confirment l'idée que le traducteur, interface entre les deux pôles, doit connaître en égale mesure la culture source et la culture cible. À ce sujet, GeorgianaLunguBadea affirme dans l'article cité : « La compréhension correcte du texte est censée faciliter la tâche du traducteur et assurer la réussite du transfert linguistique et culturel à la fois, tout en respectant l'intention de l'auteur d'origine, dans le contexte culturel source. » (70) Par conséquent, faute d'un acquis culturel minimal, la traductrice rate le repérage du culturème « Si », terme de politesse maghrébin, dont le sens est entre « Monseigneur » et « Monsieur », car au Maghreb, il est plus courant de contracter Sayidi ou Sidi ou encore Essayed, en mettant avant le nom ou le prénom une simple particule comme « Si ».

Une séquence comme :

> « La porte de l'hôpital s'ouvre brusquement. Aussitôt me parvient l'exclamation de l'infirmier :
> -Si Salah !
> Salah Akli ? Le meilleur ami de Yacine ? » (p. 29 de l'original)

devient, en traduction :

> « Uşa spitalului se deschide brusc. Imediat, îl aud pe infirmier exclamând.
> -Ah, Salah!
> Este Salah Akli? Cel mai bun prieten al lui Yacine? » (p. 24).

La confusion entre la culture-religion qu'est l'*Islam* et l'*islamisme,* idéologie contemporaine manipulant l'Islam à des fins politiques, entre les adjectifs dérivés de ces deux termes – *islamique* et *islamiste* – entraîne une

BDD-A8369 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:07 UTC)

traduction fautive d'un fragment-clé du roman, qui tourne entièrement autour de ce fléau politique interdisant aux femmes tout droit civique :

> « Consult un bărbat cu o ulceraţie la anus, fără îndoială sifilis.
> Eşti homosexual?
> Sunt islamist ! » (p. 152)

pour :

> « Je vois un homme avec un chancre à l'anus, sans doute une syphilis.
> -Es-tu homosexuel ?
> -Je suis musulman. » (p. 178)

« Traduire une œuvre issue de l'acculturation nécessite une bonne connaissance de la culture, ou dois-je dire des cultures de l'auteur », affirme à juste titre Ahmed El Kaladi (164) et nous constatons que par la substitution du terme « musulman » par « islamist », certainement due à la méconnaissance de la réalité historique, une fenêtre sur cette culture est fermée au lecteur roumain.

La traduction des auteurs de double culture reste un cas passionnant dans l'ensemble de la pratique traduisante, car on assiste à un phénomène d'ampleur, qui concerne non seulement le monde francophone. Il s'agit, dans la plupart des cas, d'auteurs à identité bi ou triculturelle, dont la langue d'écriture porte l'empreinte de la polyphonie, et l'Algérienne Malika Mokeddem est un exemple éclairant à plusieurs égards. Voilà pourquoi une étude plus poussée sur la traduction de ces auteurs nous semble nécessaire plus que jamais, car elle pourrait fournir des repères aux lecteurs et surtout aux traducteurs qui doivent faire face à ces identités hybrides et à la manière dont il faut transposer leurs valeurs et traditions culturelles.

Bibliographie :

Corpus de travail

Mokeddem, Malika, *L'Interdite* (2009) : Paris, Grasset et Fasquelle 1993 ; *Femeia interzisă,* Bucarest, IBU Publishing, traduction de Cristina Radu.

Bibliographie critique

Anghelescu, Nadia (1993) : *Introducere în Islam,* Bucureşti, Ed. Enciclopedică, Chapitre II : Cultul islamic, p. 34.

Ashcroft, Bill, Griffiths, Gareth et Tiffin, Helen (1989) : *The Empire Writes Back : Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*, London, Routledge.

BDD-A8369 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:07 UTC)

Ballard, Michel (2005) : « Les stratégies de traduction des désignateurs de référents culturels » in *La traduction, contact de langues et de cultures,*(1)sous la dir. de Michel Ballard, Presses Universitaires d'Artois, p. 125.
Berman, Antoine (1984) : *L'Epreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique,* Paris, Gallimard.
Bonn, Charles, Garnier, Xavier, Lecarme, Jacques (sous la dir. de) (1997) : *Littérature francophone. Le roman,* Hatier – AUPELF UREF.
Coteanu, Ion, Seche, Luiza, Seche, Mircea (coord.) (1984) : *Dicţionarul explicativ al limbii române,* Bucureşti, Editura Academiei Republicii Socialiste România.
Eco, Umberto (2006) : *Dire presque la même chose. Expériences de traduction,* Paris, Ed. Grasset et Fasquelle, traduit de l'italien par Myriem Bouzaher.
El Kaladi, Ahmed (2005) : « Acculturation et traduction » in *La traduction, contact de langues et de cultures,* (1) sous la dir. de Michel Ballard, Presses Universitaires d'Artois, p. 153.
Lungu-Badea, Georgiana (2009) : « Remarques sur le concept de culturème » in *Translationes,* nº. 1, Timişoara, Editura Universităţii de Vest.
Mavrodin, Irina (2006) : *Despre traducere. Literal şi in toate sensurile,* Craiova, Scrisul românesc.
Schöpfel, Mariannick (2000) : *Les écrivains francophones du Maghreb,* Paris, Ed. Ellipses.

BDD-A8369 © 2014 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:53:07 UTC)